

La nouvelle de science-fiction au Québec

Amy J. Ransom

Numéro 160, hiver 2011

La nouvelle québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61619ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ransom, A. J. (2011). La nouvelle de science-fiction au Québec. *Québec français*, (160), 34–38.

La nouvelle de science-fiction au Québec

PAR AMY J. RANSOM*

La science-fiction a toujours été un genre qui a nourri la nouvelle et qui a été nourri par elle. Elle a évolué en tant que genre déclaré aux États-Unis dans les années 1920 et 1930 dans les pages des magazines comme *Amazing Stories* et la longueur de la nouvelle convenait bien à son premier but : l'extrapolation sur le développement de nouvelles technologies et de leur répercussion sur la société. La naissance du genre dans une littérature périodique permettait surtout aux nouveaux auteurs de faire leur apprentissage à travers la forme brève. Un demi-siècle plus tard, une science-fiction s'est développée au Québec (la SFQ). Ses formes avaient déjà évolué en milieu anglo-américain et elles se sont encore transformées dans les mains franco-québécoises. Sa définition est devenue beaucoup plus floue, participant à l'éclatement des genres de l'époque, mais c'est encore dans les magazines qu'elle a pris forme.

Dans les pages de *Requiem / Solaris* et *imagine...* ainsi que dans les fanzines comme *Pour ta belle gueule d'ahuri*, *Temps tôt* et *Mœbius*, entre autres, les écrivains aujourd'hui établis ont vu paraître leurs premières nouvelles de science-fiction. Durant les années 1970 et 1980, la SFQ s'est épanouie en tant que « mouvement culturel » grâce aux fondateurs « incontournables » (selon Michel Lord²) : Élisabeth Vonarburg, Jean-Pierre April et Esther Rochon. Une nouvelle génération d'auteurs a pu profiter du boom relatif de périodiques et d'anthologies se spécialisant dans la science-fiction et le fantastique durant les années 1980 et 1990. Des écrivains comme Daniel Sernine, Joël Champetier, Alain Bergeron, Francine Pelletier, Yves Meynard, et Jean-Louis Trudel³, parmi d'autres, ont aidé à établir les bases d'une institution littéraire durable. Enfin, bien qu'il y ait eu une réelle diminution de la production de la nouvelle dans la SFQ depuis 1997, la revue *Solaris* sert encore de champ d'apprentissage pour une relève quelquefois incertaine : Sylvie Bérard, Michèle Laframboise, Mehdi Bouhalassa, Mario Tessier, et d'autres dont la carrière reste à affirmer.

Les fondateurs incontournables

Grand pionnier, Jean-Pierre April (né en 1948) a publié son premier texte de SF en 1977 et, avant de quitter le milieu en 1990, il a produit plus d'une trentaine de nouvelles et trois romans. La spécificité québécoise de sa SF s'affiche sur la couverture de *La machine à explorer la fiction* (Le Préambule, 1980), l'un des deux premiers recueils de science-fiction à être publiés au Québec, où l'on voit le Stade olympique de Montréal

s'envoler dans l'espace. Michel Lord garantit son statut de figure majeure avec une anthologie critique, *Chocs baroques* (BQ, 1991). Après sa retraite, April renoue avec la SF avec deux livres : un *fix-up* (c'est-à-dire un roman bricolé à partir de plusieurs nouvelles), *Mon père a tué la terre* (XYZ, 2008), et une ancienne nouvelle remaniée, *Ici Julie Joyal* (XYZ, 2009).

April a délimité un vaste territoire pour la SF au Québec, brouillant souvent les frontières entre les divers genres de l'imaginaire et insistant toujours sur l'humour, malgré sa critique sociale souvent acerbe. Comme l'explique son avatar autofictionnel : « Si les lecteurs n'embarquent pas dans ma sous-marine, c'est peut-être qu'on a une chance d'éviter l'apocalypse. Sinon, aussi bien en rire !⁴ ». La satire et l'iconoclasme font partie du postmodernisme d'April, qui comprend aussi l'intertextualité, l'autoréférentialité, la parodie et les jeux langagiers qui rendent la lecture de ses œuvres tellement ludique. Il exprime un manque total de révérence pour les vaches sacrées de la société québécoise dans des textes qui sont devenus des classiques de la SFQ. Il s'attaque aux icônes sacrosaints de l'histoire du Québec dans « *Canadian Dream* » (*imagine...* 14, 1982), s'en prend au racisme et aux divisions interculturelles dans « *Le vol de la ville* » (*imagine...*, 3, 1980) et se moque des loyautés sportives dans « *Le fantôme du Forum* » (*imagine...*, 7, 1981).

April, qui semble ne rien prendre au sérieux y compris la science-fiction, fait contraste avec Élisabeth Vonarburg (née en 1947 en France et vivant au Québec depuis 1973), l'écrivaine de SF au Québec la plus connue à l'extérieur des frontières. Présente dans le milieu depuis ses débuts, elle a organisé le premier Congrès Boréal en 1979 et est devenue peu après directrice littéraire de *Solaris*. Ses ateliers d'écriture ont d'ailleurs formé toute une nouvelle génération d'écrivains. Bien qu'elle soit connue aujourd'hui pour ses romans archi-complexes et à tomes multiples, elle est une superbe nouvelliste, comme en témoignent ses sept recueils. *L'œil de la nuit* (Le Préambule, 1980) est son premier recueil de nouvelles de science-fiction publié au Québec. *Janus* (Denoël, 1984) fut publié en France, et le recueil *Vraies histoires fausses* (Vents d'Ouest, 2004) offre plusieurs autofictions qui quittent le domaine de la science-fiction pour rivaliser avec les plus beaux textes brefs de la littérature générale québécoise.

Vonarburg est une vraie « constructrice d'univers », comme on le dit à propos des meilleurs écrivains anglo-américains du genre. Ainsi que l'attestent son dernier recueil, *Sang de pierre* (Alire, 2009), et le



Sylvie Bérard



Francine Pelletier

récit « La voix qui chantait le cœur du monde » (*Solaris*, 169, 2009), l'auteure continue à écrire des textes frais qui contribuent à l'élaboration de son vaste « univers aborescent⁵ ». En 1978 déjà, ses premières nouvelles, « Marée haute » (*Requiem*, 19) et « L'œil de la nuit » (*Requiem*, 24), **esquissent le début de l'univers développé** dans la pentalogie qui traite de la colonisation spatiale, *Tyranaël* (Alire, 1996-1997). Dans le « Cycle du Pont » – « Le nœud » et « Le pont du froid » (*L'œil de la nuit*, 1980), « La machine lente du temps » (*Janus*, 1984) et « La course de Kathryn » (*Le jeu de coquilles du nautilus*, 2003) – l'auteure explore les effets sur l'identité des voyages entre des univers parallèles. Ces textes mettent en scène des réalités multiples, des lignes temporelles parallèles et des individus qui résistent à toute réduction identitaire. Ce faisant, ils relativisent toute notion du temps, de la réalité et de l'identité qui peuvent changer d'univers en univers en une série de permutations sans fin.



Daniel Sernine



Esther Rochon



Élisabeth Vonarburg

La littérarité de l'écriture de Vonarburg se voit tant dans la richesse de sa prose – même dans ses textes brefs, son pinceau fin révèle au lecteur des mondes imaginaires dans tous leurs détails – que dans son exploration du motif de l'art et de la création qui se développe à travers les nouvelles du « Cycle de Baïblanca ». Situés pour la plupart dans une Europe post-cataclysmique, des textes comme « Janus » (*L'œil de la nuit*, 1980), « La maison au bord de la mer » (*Dix nouvelles de science-fiction*, 1985), et « Suspend ton vol » (*Solaris*, 99, 1992) démontrent son intérêt profond pour la condition de l'artiste, le but et le rôle de l'art et l'impossibilité de démêler le réel de l'artificiel. Ils poursuivent aussi le questionnement identitaire qui se voit ailleurs dans l'œuvre de Vonarburg par le biais du pouvoir de la métamorphose chez certains humains, comme dans « Dans la fosse » (*Solaris* 50, 1983) ou « Les dents du dragon » (*La maison au bord de la mer*, 2000).

Malgré son assertion quelque peu humoristique, « ce que j'écris, ce n'est pas de la littérature, c'est de la science-fiction⁶ », **Esther Rochon** (née Blackburn en 1948) rivalise avec Vonarburg pour la qualité littéraire de son œuvre. Son talent s'est révélé quand sa nouvelle « L'initiateur et les étrangers » (*Marie-Françoise*, 5-1, 1964) s'est classée *ax-aequo* avec un texte de Michel Tremblay pour l'obtention d'un prix pour de jeunes auteurs organisé par Radio-Canada. En fondant la revue *imagine...* en 1979 avec Jean-Marc Gouanvic et Clodomir Sauvé, la jeune mathématicienne a joué un rôle clé dans le développement de la science-fiction au Québec. Ses nouvelles, devenues des classiques de la SFQ, se trouvent dans deux recueils, *Le traversier* (La Pleine Lune, 1987) et *Le piège à souvenirs* (La Pleine lune, 1991). L'auteure y exploite un univers étrange, souvent post-apocalyptique, où les aspects les plus banals du quotidien apparaissent dans les circonstances les plus extraordinaires : lors des vacances à la plage, un jeune homme se transforme en une étoile de mer monstrueuse (« L'étoile de mer » ; *Solaris*, 47, 1982) ; une femme déjà vieille se souvient avec tendresse d'une époque de sa vie où, jeune fille, elle avait été forcée par des mutants d'attirer des victimes humaines à leur repaire (« La nappe de velours rose » ; *Solaris*, 66, 1986) ; une jeune femme raconte comment sa société a dû s'adapter à la présence de créatures anthropophages géantes (« Xils » ; *Pour ta belle gueule d'ahuri*, 6, 1983).

Durant les années 1990, les nouvelles de Rochon quittent le registre allégorique pour traiter assez explicitement des complexes de sa génération, celle des *baby boomers*. « Cheveux à l'huile » (*imagine...*, 80-81, 1998), par exemple, adopte la forme du dialogue philosophique dans lequel les personnages (qui vivent dans un futur lointain, bien sûr) témoignent – par le biais d'une bande vidéo et des « filtres psy » qui permettent de voir l'état émotionnel des personnages filmés – du transfert des remords profonds de toute une génération sur une autre.

Le « Cycle du Labyrinthe » comprend les nouvelles « Le labyrinthe » (*imagine...*, 8-9, 1981), « Le traversier » (*Espaces imaginaires I*, 1983), « La double jonction des ailes » (*Futurs intérieurs*, 1984), « Dans la forêt de vitrail » (*La vie du rail* 2086, 1986) et « Amour courtois » (*Solaris*, 157, 2006). Rochon réussit un délicieux mélange du train-train quotidien de ses personnages qui vivent pourtant des événements extraordinaires avec un ailleurs à la fois étrange et familier. Le labyrinthe – qui est une espèce de portail entre les univers – leur permet d'accéder à des expériences inouïes et quelques-uns s'y perdent ou y restent en permanence, adoptant l'identité de « labyrinthaux ».

La nouvelle génération

La génération dont il vient d'être question fut parmi les premières entièrement scolarisées après la Révolution tranquille. Malgré sa jeunesse, elle a contribué dès le début et de manière essentielle à la création d'une institution littéraire de science-fiction au Québec. En contraste avec les fondateurs dont l'œuvre témoigne souvent de l'éclatement des genres, **Daniel Sernine** (né Alain Lortie en 1955) introduit une forme de la science-fiction pure et dure⁷. Depuis 1977, il a publié une trentaine de nouvelles de science-fiction, recueillies pour la plupart dans *Le vieil homme et l'espace* (Le Préambule, 1981), *Boulevard des étoiles* (Ianus, 1991), *Boulevard des étoiles-2 : À la recherche de Monsieur Goodtheim* (Ianus, 1991) et *Sur la scène des siècles* (Ianus, 1995).

Les nouvelles de Sernine participent souvent à la création de son univers science-fictionnel principal, développé en détail dans ses quatre romans pour adultes et quatre autres pour la jeunesse, dans lequel les Éryméens, des êtres humains plus évolués, essaient d'empêcher l'humanité de se détruire et de détruire notre planète. L'auteur cherche à avertir le lecteur de ce qu'il adviendra si nous ne commençons pas tout de suite à protéger l'environnement, comme dans « Les derniers érables » (*imagine...*, 39, 1987) et « Loin des vertes prairies » (*Solaris*, 48, 1982), et à réduire le taux de naissance dans « Monsieur Olier devient ministre » (*Solaris*, 73, 1987). En contrepartie à ces nouvelles plutôt moralisatrices, Sernine décrit aussi les aspects carnavalesques, aux plaisirs et aux loisirs d'un futur post-apocalyptique. Le sexe, la drogue et des personnages fébriles figurent dans « Boulevard des étoiles » (*Le vieil homme et l'espace*, 1980), « Les amis de monsieur Soon » (*Solaris*, 50, 1983), et « La tête de Walt Umfrey » (*Espaces imaginaires 2*, 1984). Dans « Yadjine et la mort » (*Dix nouvelles de science-fiction québécoise*, 1985), une journaliste explore ainsi la culture fanique et sportive des « topocourses » en bolide. Peut-être son meilleur texte, surtout son plus lyrique, « Métal qui songe » (*imagine...*, 46, 1988) reprend le motif classique en SF du voyage spatial, y ajoutant une réflexion poétique sur la nature de l'identité et du rapport entre le corps et l'esprit.

Depuis 1983, **Joël Champetier** (né en 1957) collabore à la rédaction de la revue *Solaris*. En tant que romancier, Champetier semble avoir exploré tous les genres de l'imaginaire : science-fiction (*La taupe et le dragon*, 1991), le thriller fantastique (*La mémoire du lac*, 1994) et la *fantasy* épique (*Le voleur des steppes*, 2007). Ses nouvelles, par contre, restent plus près de la SF, explorant une variété de domaines scientifiques et leur répercussion sur notre terre, y compris le bon vieux trope de l'exploration spatiale, comme dans « Bébé, Stan' et moi » (*Solaris*, 50, 1983), « Survie sur Mars » (*L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois* 1987) et

« Huit harmoniques de Lumière » (*Solaris*, 136, 2001). Son premier texte, « Le chemin des fleurs » (*Solaris*, 41, 1981), se base sur la biologie des abeilles et la possibilité d'une conscience humaine (la victime d'une lobotomie) de se joindre à celle de la reine d'une ruche afin d'essaimer avec elles ; « Poisson-soluble » (*Solaris*, 59, 1985) propose une vignette de l'exobiologie inspirée par un texte d'André Breton, tandis que deux textes mettant en scène un mathématicien québécois et sa rencontre avec un savant fou ont pour objet la robotique et la possibilité d'altérer le constant cosmologique : « Dieu, un, zéro » (*L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois* 1990) et « Luckenbach, les mathématiques et autres dangers de Montréal » (*Solaris*, 100, 1992). Malgré sa production de plus de deux douzaines de nouvelles, il n'a publié qu'un seul recueil en France, *Cœur de fer* (Orion, 1997).

Deux présences continues dans la science-fiction au Québec depuis les années 1980 sont celles d'**Alain Bergeron** (né en 1950) et de **Francine Pelletier** (née en 1959). Celle-ci est une romancière féconde qui a produit de nombreux textes pour adolescents ainsi qu'une trilogie et trois autres romans de SF pour adultes. Auteure de trois douzaines de nouvelles, Pelletier a développé son art dans le sillage de Rochon et de Vonarburg, comme le montre son recueil *Le temps des migrations* (Le Préambule, 1987). Elle y engage les mêmes préoccupations que la SF féministe de cette période, c'est-à-dire la reproduction dans l'espace, la construction de l'identité des jeunes filles, l'identité sexuelle, etc. Son principal univers fictif se situe dans une colonie humaine à l'intérieur de l'astéroïde Asterman. Pour sa part, Alain Bergeron a publié un des premiers romans de la SFQ contemporaine, *Un été de Jessica* (Quinze, 1978), et le meilleur (peut-être le seul) roman *cyberpunk* québécois, *Phaos* (Alire, 2003). La variété des thèmes traités et de styles explorés dans les nouvelles se révèle de manière claire dans le titre de son recueil, *Corps-machines et rêves d'anges* (Vents d'Ouest, 1997). Pour lui comme pour beaucoup d'écrivains du milieu, la religion et la science n'existent pas en opposition.

Aussi il est presque impossible de séparer les noms d'Yves Meynard (né en 1964) et de Jean-Louis Trudel (né en 1967). Comme Sernine, ils ont commencé à écrire et à se faire publier tout jeunes et ils ont tous les deux – ou devrais-je dire « tous les trois » pour inclure leur *alter ego* collaboratif, **Laurent McAllister** – un corpus impressionnant de nouvelles. Ensemble, ces trois auteurs bilingues sont responsables de plus de cent nouvelles de SF en français et d'une douzaine composées en anglais (je ne compte pas les nombreuses traductions et rééditions). McAllister vient de publier un recueil de ses nouvelles, *Les leçons de la cruauté* (Alire, 2009), et un roman important, *Suprématie* (Bragelonne, 2009).



Jean-Louis Trudel a publié son premier texte, « Œuvre de paix » (*imagine...*, 24), en 1984 et il joue un rôle important comme organisateur du Congrès Boréal depuis longtemps. Au début des années 1990, il produit plusieurs textes engagés qui explorent de manière critique les enjeux culturels et langagiers vécus par les Canadiens français à l'extérieur du Québec, tels que « *Remember, the Dead Say* » (publié en anglais dans *Tesseract 4*, 1992) et « *Report 323 : A Quebecois Infiltration Attempt* » (*Solaris*, 101, 1992). Avec sa formation scientifique, Trudel est l'un des écrivains de la SFQ qui intègre le plus les sciences dures dans ses écrits. « Les outils de l'ombre » (*Solaris*, 154, 2005), par exemple, explique le fonctionnement d'une machine à voyager dans le temps qui fait l'objet de discussions actuelles dans le domaine de la physique et de la cosmologie. Cela dit, il n'a pas peur de mélanger la physique et la métaphysique, comme dans « Les noms de la proie » (*Solaris*, 160, 2006). Ce texte décrit Montréal bien après 2044, à une époque où les recherches en biotechnologie et le réchauffement global provoquent de nouvelles divisions identitaires dans la métropole entre des humains terrestres et des noyés morts-vivants, des humains-amphibies, des sirènes et d'autres êtres à une identité fluide qui ont recours aux « algues métaphysiques ».

Yves Meynard a fait ses débuts avec un texte dans le fanzine *Samizdat* en 1986. Quelques années plus tard, il est directeur littéraire de *Solaris* et animateur d'ateliers d'écriture avec son collègue Trudel. Des textes comme « L'enfant des mondes assoupis » (tiré du recueil *Sol*, éditions Logiques, 1991), qui donne son titre au plus récent recueil de Meynard (Alire, 2009), illustrent son art de créer un univers étoffé ainsi que de dépeindre des personnages qui attirent le lecteur. Le texte rappelle l'influence de Gene Wolfe par sa description à cheval entre la science-fiction et la *fantasy* du retour d'un prince extraterrestre au pays des origines de sa race, la planète Merre (ce qu'est devenue la Terre après la montée des eaux). Dans « Soldats de sucre » (*Escalaes 2000*, Fleuve Noir, 1999), Meynard prend comme point de départ l'idée quelque peu fantaisiste d'un soldat fabriqué de sucre moulu et passé au four ; il réussit pourtant à peindre en détail l'univers fictif de ce protagoniste et de faire en même temps un commentaire sérieux à propos de la guerre et de ses motifs.

La relève ?

Malgré mon point d'interrogation – pour signaler une préoccupation continue du milieu –, il y a quelques valeurs sûres parmi les nouveaux écrivains apparus depuis 2000. Sylvie Bérard (née en 1965) commence déjà à publier des nouvelles dans les pages d'*imagine...*, de *Solaris* et d'*XYZ* dans les années 1990. Deux chapitres de son impressionnant roman *Terre des Autres* (2004)

avaient déjà paru sous forme de nouvelles. Pour l'instant, Bérard est le seul talent à rivaliser avec Vonarburg et Rochon. Elle écrit une SF intellectuelle et littéraire, avec un côté tranchant – elle n'a pas peur de verser du sang ni de démembrer ses personnages. Cette relève au féminin paraît aussi avec Michèle Laframboise (née en 1960), qui a commencé sa carrière d'écrivaine avec des B.D. (qu'elle illustre) et des romans de jeunesse ; elle ne publie sa première nouvelle dans *Solaris* qu'en 2002. C'est l'aspect ludique de la SF qu'elle explore, comme on le voit dans le titre « Les femmes viennent de Mars et les hommes de Vénus » (*Solaris*, 140, 2002). Deux de ses plus récentes nouvelles, « Le vol de l'abeille » (*Solaris*, 159, 2006) et « Monarque des glaces » (*Solaris*, 175, 2010), lui ont mérité chacun le prix Solaris.

Du côté masculin, des talents à prendre la relève des Serpine, Meynard et Trudel sont moins sûrs, moins réguliers, semblables à des étoiles filantes. Mehdi Bouhalassa (né en 1973), avec quatre excellentes nouvelles publiées dans *Solaris* entre 2002 et 2006, s'avère un talent naturel qui écrit une SF contemporaine et sans concession qui reprend les vieux clichés pour les examiner de manière fraîche, comme nous le voyons dans son uchronie « La tentation d'Adam » (*Solaris*, 144, 2003), qui se passe à Paris lors de l'Exposition universelle de 1867. Un autre nom à signaler est celui de Mario Tessier. Bibliothécaire et chroniqueur régulier pour *Solaris*, il a signé entre 2003 et 2009 quatre nouvelles d'une rare qualité sans enfreindre les règles du genre. Il a gagné le prix Solaris de 2003 avec « Du clonage considéré comme un des beaux-arts » (*Solaris*, 146, 2003), et « Le regard du trilobite » (*Solaris*, 159, 2006), qui est un thriller science-fictionnel ; l'intrigue tourne autour des rivalités entre des paléontologues et laisse le lecteur à court d'haleine avec sa maîtrise du suspense.

Conclusion

Le sujet de la nouvelle SFQ contemporaine mérite une discussion beaucoup plus développée que cette esquisse. J'ai forcément dû omettre des pionniers importants dont les nouvelles ont contribué au développement du genre, tels que Michel Bénil, René Beaulieu, François Barcelo, Denis Côté, Jean Dion, Marc Provencher, Jean-Michel Prévost, parmi d'autres. Jean Pettigrew, directeur littéraire des éditions Alire, et donc une force majeure dans l'institution, a quant à lui publié une vingtaine de nouvelles. D'autres que je n'ai pas pu mentionner continuent à publier régulièrement des nouvelles d'une grande qualité et de nouveaux noms, comme David Dorais, Alain Ducharme et Marie-Josée L'Hérault, entre autres, paraissent avec une certaine fréquence.

Il reste pourtant deux vérités évidentes : malgré une survie assurée par une poignée d'écrivains d'une très grande qualité, la science-fiction au Québec est en train



Jean-Louis Trudel



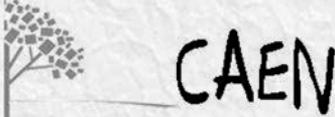
Yves Meynard

de s'éclipser à la faveur d'autres genres. Aussi, le roman se publie plus facilement que le recueil de nouvelles. Enfin, des maisons d'édition naissantes produisent des livres de science-fiction et de fantastique (Les Six Brumes, Coup de Tête, Planète rebelle), mais leur survie n'est pas garantie. Pour l'instant, ce sont les romanciers de thrillers et de polars comme Patrick Senécal et Chrystine Brouillet qui produisent les *best-sellers* des littératures populaires, mais il est clair qu'il y a des cycles de hauts et de bas pour tous les genres. Ce que d'aucuns pourraient décrire comme une faiblesse – l'éclatement des genres, la montée du fantastique épique et du thriller, l'appropriation des tropes de la SF par des écrivains de la littérature générale – représente, à mon avis, une force pour l'institution de la SFQ, qui s'est toujours conçue de manière large, qui a toujours compris un élément « fantastique » ; la nature bicéphale du milieu SFFQ garantira la survie d'une grande variété de ce qu'on comprend par « la nouvelle SFQ ». □

* Professeure-assistante de français, Département des langues, littératures et cultures étrangères, Central Michigan University, Mount Pleasant (Michigan)

Notes

- 1 Daniel Sernine, « Historique de la SFQ », *Solaris*, n° 79 (1988), p. 41.
- 2 Michel Lord, « Un feu roulant en perpétuelles mutations : La science-fiction québécoise », *La Licorne* (Poitiers), n° 27 (1993), p. 159.
- 3 Trudel est Franco-Ontarien de naissance, mais s'est installé et a publié la majorité de son œuvre au Québec.
- 4 Jean-Pierre April, *Mon père a tué la terre*, Montréal, XYZ, 2008.
- 5 Sylvie Bérard, « Fictional Arborescence and Allusive Coherence in Elisabeth Vonarburg's Universe », dans *Perspectives on the Canadian Fantastic: Proceedings of the 1997 Academic Conference on Canadian Science Fiction and Fantasy*, Allan Weiss [dir.], Toronto, ACCSFF, 1998, p. 35-45.
- 6 Esther Rochon, « Esther Rochon », dans *La littérature et la vie au collégial*, recueil collectif, Mont-Royal, Modulo, 1991, p. 88.
- 7 Cela peut s'attribuer au fait qu'il exorcisa son côté fantastique dans plusieurs recueils dans ce genre (*Les Contes de l'ombre, Légendes du vieux manoir, Quand vient la nuit et Nuits blêmes*, 1978-1990), y compris son plus récent *Maure à Venise* (Vents d'Ouest, 2005).



CAEN

Centre Aude d'Études sur la Nouvelle

Le CAEN est un centre de recherche dont la mission consiste en la promotion tous azimuts du genre de plus en plus prisé de la nouvelle. Cette mission est triple :

Pédagogie
Le CAEN encourage l'exploitation en classe du genre littéraire de la nouvelle, par le développement de stratégies et de ressources pédagogiques et par la mise sur pied d'ateliers de lecture et analyse.

Recherche
Les membres du CAEN contribuent à la recherche sur le genre et sur les auteurs de nouvelles (québécois, francophones et allophones) par la participation à des colloques et à des publications savantes.

Animation
Le CAEN fait mieux connaître le genre narratif bref par le biais d'activités publiques (lors de salons du livre et de festivals littéraires, notamment).

Le Centre doit son nom à Aude (Claudette Charbonneau), auteure d'importants recueils de nouvelles, dont *Cet imperceptible mouvement* (Prix du Gouverneur général 1997). Le CAEN est basé au département de lettres du Collège François-Xavier-Garneau (Québec), où Aude a mené une longue carrière de professeur. Le CAEN est doté d'un comité scientifique formé de professeurs de cégep et d'université originaires des quatre coins de la francophonie, tous spécialistes de la nouvelle.

Consultez notre site web au www.lecaen.com










Aude
J. L. Borges
Maupassant
Monique Proulx
E. A. Poe
Suzanne Myre
Anton Tchekhov
Claire Martin